

2 décembre 2011

Suite de l'exposé historiographique :

Après la publication des *Textes vieil-avestiques* (Kellens – Piart, 1988-91), s'est ouvert un débat sur l'unité du texte gâthique et sur son auteur. Cet ouvrage reproduit l'hypothèse émise par Marijan Molé (1963) : l'unité n'est pas le chapitre (*hāiti*) - comme on l'admettait jusqu'alors -, mais la Gâthâ, qui forme un ensemble homogène. Les arguments sont formels : a) un mot apparaissant à la fin d'une *hāiti* peut être repris dans la *hāiti* suivante ; b) chaque Gâthâ traite des motifs obligés (tels que le « *mainiuu* » ou le catalogue des noms propres, qui apparaissent dans chaque Gâthâ). Or A. Hintze (2002) et S. Jamison (2007) tentent de restaurer l'autonomie des *hāiti* en se fondant sur une pratique d'analyse textuelle. Les deux procédés rhétoriques qui dictent la progression du texte gâthique sont a) la concaténation lexicale (un mot répété sur deux ou plusieurs strophes) et, b) la composition en miroir ou *ring composition* (un mot de la 1^{ère} strophe réapparaît dans la dernière, un mot de la 2^{nde} dans l'avant-dernière etc.) qui délimite la *hāiti*. Ce dernier procédé est lié à la question de l'auteur du texte. Par exemple, les 11 strophes du Yasna 28 sont stylisées par cette pratique : la 1^{ère} et la 11^{ème} strophe contiennent toutes deux l'adjectif *pauruuia-*. La strophe centrale (l'omphalos) qui présente une importance particulière contient le nom de Zaraθuštra. Pour Hintze et Jamison, cela correspond à une signature de l'auteur.

C'est en réalité dans l'Avesta récent qu'il faut rechercher la réponse à la question de l'unité : la Gâthâ est l'unité et la *hāiti*, la sous-unité du texte de la Gâthâ, et son découpage n'est pas arbitraire.

L'incidence de cette analyse sur la question de l'auteur : Jean Kellens, dans les *Textes vieil-avestiques*, écrivait qu'il ne pensait pas que Zaraθuštra puisse être l'auteur des Gâthâs car on n'y voit jamais « moi, Zaraθuštra » (sauf dans un discours rapporté), mais seulement « il, Zaraθuštra ». Un autre fait destructeur était la présence, dans le même Y 28, de « Zaraθuštra et nous ». Le problème du « je » des Gâthâs sera réexaminé plus tard, car la question doit être posée autrement et, surtout, après celle de la nature même des textes gâthiques.

Rappelons que pour les auteurs de l'Avesta récent, les textes avestiques anciens étaient les mêmes que ceux que nous avons aujourd'hui dans nos manuscrits et dans le même ordre. Pour Hintze, c'est Zaraθuštra lui-même qui a décidé de cet ordre, soucieux de laisser à ses adeptes un rituel qui supplanterait l'ancien. En réalité, la seule chose dont nous soyons sûrs est que quelqu'un, à une date très ancienne, a « édité » les Gâthâs et le *Yasna Haptaṅhāiti*.

Un autre acquis important des 20 dernières années est que l'Avesta n'est pas un débris restauré à la suite des naufrages successifs de l'histoire iranienne (textes dispersés une fois « par Alexandre », comme l'affirment les textes moyen-perses, et une seconde fois à l'arrivée de l'islam), comme l'ont cru Bailey et Hoffman. Ce sont deux récitatifs liturgiques (un long et un bref) assemblés à date très ancienne (6^{ème}-7^{ème} av. n. ère ?) dans un but liturgique. Ce rite a certainement varié au cours du temps, mais sa base, c'est-à-dire le Yasna (avec l'Avesta ancien en son centre), est permanente. Naturellement, les textes qui n'ont pas été réunis dans cette double liturgie étaient condamnés à disparaître.

Ainsi, nous n'avons affaire ni à un livre sacré ni à un assemblage de débris, mais à deux liturgies respectées et immuables depuis des temps très anciens.

Qui a « édité » l'Avesta ancien ? Au plus tôt, l'auteur lui-même, et au plus tard, l'arrangeur du Yasna ? C'est en réalité ni l'un ni l'autre et nous devons envisager une situation intermédiaire pour deux raisons : - les textes moyen-avestiques citent des textes vieil-avestiques que nous n'avons plus (donc la matière vieil-avestique n'était alors pas encore fixée) ; - les gens de l'Avesta récent étaient en possession de textes qui avaient déjà leurs règles de

transmission orale (la « diascévase »). La prononciation du vieil-avestique a donc été protégée par rapport à l'Avesta récent. L'« édition » n'est ainsi pas l'œuvre de l'auteur, ni celle des arrangeurs qui avaient hérité d'une diascévase. Nous ne savons pas ce qui s'est passé entre les deux et ne sommes pas non plus en mesure de combler ce vide documentaire.

Les auteurs de l'Avesta récent ont développé une exégèse qui établit que l'Avesta ancien – un dialogue entre Zaratuštra et Ahura Mazdā – fait le récit de l'histoire cosmique. Pour eux, ce texte n'est pas le souvenir vivant du fondateur, ni fait de mythes, mais c'est une philosophie de l'histoire dont Zaratuštra est un maillon. Il est la figure emblématique qui explique la place de l'homme dans l'histoire du monde depuis la cosmogonie jusqu'à la fin des temps. Les Gâthâs sont des textes réutilisés par les auteurs de l'Avesta récent pour les faire entrer dans le cadre d'un rituel nouveau. Nous ignorons à quoi servaient ces textes avant leur « désarrimage », mais nous allons tenter d'en savoir plus sur ce qu'ils contenaient.

Nous commencerons par faire le point sur les deux questions du rituel et de l'eschatologie. Par rapport à l'introduction des *Textes vieil-avestiques*, Jean Kellens a une nouvelle conception de l'eschatologie et il l'expose dans son *Zoroastre et l'Avesta ancien* (1991) et dans la traduction anglaise de cet ouvrage, *Essays on Zarathustra and Zoroastrianism* (2000).
